La co-éducation est avant tout une façon d’accueillir.

Qu’on le veuille ou non, les parents viennent « chez nous ». Il y a une inquiétude de la part des parents à rentrer dans un univers qui n’est pas le leur. Le collège et le lycée sont des endroits grands, complexes, et la plupart du temps, nous les appelons lorsqu’il y a un problème avec leurs enfants.

Nous avons commencé par constater que nous considérons spontanément que l’école prime sur leur vie quotidienne. Certes, nous sommes convaincus de notre mission et de l’importance que l’école doit jouer dans la vie des élèves, mais nous avons probablement tous trop tendance à considérer que la présence des parents dans l’école est un dû, qu’elle va de soi.

Nous trouvons normal qu’un parent se déplace, se rende disponible, lâche tout pour venir au rendez-vous que nous demandons, ou plus généralement, à la « convocation » que nous posons. Une convocation, comme une imprécation magique et performative.

Il y a une sorte de menace larvée dans la convocation : « je souhaite vous rencontrer de toute urgence pour parler de l’attitude de votre enfant ». Que va-t-il m’arriver ? Qu’est-ce qu’il a encore fait ?

Il y a une forme de violence sourde dans notre relation aux familles. Bien sûr, il faut tempérer cette assertion : il y a dans une majorité des cas une relation tout à fait satisfaisante avec les familles. Mais ce qui nous intéresse ici, c’est la relation avec les parents que nous n’arrivons pas à rencontrer.

Comment faire pour attirer ces parents-là dans l’école ? Comment entrer en relation avec eux ?

Le constat est souvent le même : la mallette des parents est inopérante. Comme souvent, ce sont les parents les plus impliqués qui s’y rendent. Les fédérations de parents d’élève partagent ce constat : les parents élus, souvent très impliqués, ne représentent que les familles qui prennent contact avec elles… donc d’autres parents impliqués.

Reste donc tous les parents que l’école n’arrive pas à toucher. Soit des parents très défavorisés, parlant difficilement français, ayant bien d’autres soucis que de venir au collège, ou à l’autre bout du spectre, des parents frontaliers travaillant loin et beaucoup qui répondent que « c’est votre job » de gérer leur enfant quand ils sont au travail.

La relation école-famille est pleine de ces présupposés. Pour les parents qui nous les confient, nous devons faire réussir leur enfant. Pour nous, personnels d’encadrement, nous invoquons cette co-éducation et nous déplorons que les parents ne jouent pas pleinement leur rôle.

Dans un cas comme dans l’autre, nous considérons que l’éducation est importante, mais nous supposons que tout va de soi, que tout est dû ou de droit.

Après de longues discussions, nous avons convenu que l’accueil donne le ton.

En partant des principes de la communication non violente, nous nous sommes rendus compte que la manière d’entrer en communication avec les parents est primordiale. Une fois que nous avons réussi à voir les parents, la suite est beaucoup plus facile.

Dans un univers où la compétition scolaire prend souvent le pas sur la notion de service publique, la qualité du lien est un des facteurs les plus appréciés par les parents : « On est venus dans votre lycée parce qu’on a été bien accueillis. »

Voir les parents débloque beaucoup de choses. Mais avant même de les rencontrer, la première conversation téléphonique peut être déterminante :« Est-ce que je vous dérange ? » signifie que je me pose la question avant. C’est considérer que le parent peut avoir une vie en dehors de l’école, être au travail, avoir des occupations privées. C’est donc admettre que mon intrusion est soumise à son accord préalable.

De la même manière, accueillir un parent qui arrive, même en retard, même lorsque l’on est occupé en étant bienveillant peut débloquer complètement un entretien qui peut être par ailleurs difficile : « Merci de vous être rendu disponible. Je suis ravi que vous ayez pu venir. Je suis très heureux de vous rencontrer ».

Lorsque l’on montre aux parents les plus inquiets, ou qui ont eux-mêmes eu un rapport conflictuel à l’école que nous sommes sincèrement dans la recherche d’une solution et que nous nous réjouissons de leur présence pour travailler avec eux à cette solution, nous nous donnons la possibilité de construire cette co-éducation.

Dans le cadre d’un pilotage bienveillant et partagé, nous devons construire cette co-éducation, et partir du principe qu’elle n’existe pas de fait. Si c’est un idéal vers lequel nous devons tendre, le piège est de croire que ce présupposé est initialement partagé.

La limite néanmoins de cette co-éducation reste le respect du professionnalisme des professeurs. Ce que nous ne devons jamais accepter, c’est la remise en cause directe et frontale de notre professionnalité. On ne peut accepter qu’un parent « consommateur » arrive pour jeter au visage que tel professeur ne sait pas enseigner, ou qu’il est nul, etc.

Pour qu’il y ait une communication non violente, il faut d’abord en poser les bases et rappeler à son interlocuteur qu’il n’est pas un professionnel de l’éducation. Nous pouvons nous appuyer sur lui et ce qu’il peut nous apporter comme éclairage, mais la confiance est une nécessité.

Là encore, la confiance se crée, se gagne, mais elle se défend aussi. En tant que personnels de direction, nous sommes les garants de la sérénité de l’établissement, et donc de la qualité du dialogue. Il faut s’assurer que cette base de confiance minimum existe avant d’engager une réelle co-éducation.

Si nous constatons de la défiance de la part d’un parent, il faut d’abord la lever avant de travailler de concert.